



L'Écoute

Le premier journal qui se lit de bout en bout

Bulletin de liaison et d'information du C.V.T.G.

N° 17 – Août 2009

Le mot du Président :

Tout d'abord, j'espère que vous avez bien profité de vos bateaux pendant ce mois qui fut très chaud. Pour ceux qui n'étaient pas sur place à la base, le quai s'est beaucoup amélioré; merci au Conseil Général. Maintenant sur le plan d'eau, une île est en train de se reformer et je crois que cela va avoir un impact sur les futures régates. A tous bon vent et au plaisir de se retrouver sur le plan d'eau.

Ah j'allais oublier! la tempête du début de l'Écoute, c'est comme on dit, "une tempête dans un verre d'eau".

D. DELIDAI

Tempête au Club.

Un coup de vent très fort a frappé le bateau "CVTG".

Il n'a pas coulé; sans doute est-il bien plus solide qu'on ne pense. Il devra cependant rentrer en cale sèche pour réparer ses avaries. Il faut, à tout prix qu'il reprenne la mer pour d'autres aventures.

Il faut, aussi, en tirer quelques leçons; la vie au long cours n'est pas facile. Il se passe, dans une association, ce qui se passe dans un bateau trop petit où il faut supporter trop longtemps la présence des autres.

Nous avons tous besoin d'un territoire, un lieu, un espace d'action où nous sommes chez nous, maître de nos actes. Mais le besoin de liberté est encore plus fort; les hommes sont souvent allés jusqu'à donner leur vie pour la garder. Tout ce qui peut apparaître comme une appropriation indue par un voisin devient vite insupportable.

Le partage du pouvoir, au sein d'une association, n'échappe pas à ce qui est dit ci-dessus. Les élections lors d'une Assemblée Générale visent à formaliser ce partage. C'est le moyen le moins mauvais que les hommes aient pu trouver pour éviter la bagarre! Après, ceux qui n'ont pas eu ce qu'ils espéraient, doivent respecter le résultat.

Si j'ai bien compris le film, il y a eu un problème parce qu'on n'a pas respecté ce principe. Des peuples sont en train de s'étriper, actuellement, pour cela. Il faut absolument éviter de faire comme eux et cela passe par un échange constant et constructif dès lors que l'on a admis que nous avons tous intérêt à ce que le Club continue d'exister!

Histoire de mer. Extrait du livre de Haroun Tazieff : "Ça sent le soufre".

C'était en 1950.

Cousteau m'avait invité à faire partie de sa première expédition océanographique dont l'objectif était la mer Rouge.

Pour quelqu'un qui avait tant souhaité être marin, c'était là des vacances merveilleuses. Sauf qu'il y eut, dès le départ, cette tempête.

La première nuit s'était bien passée mais lorsque la deuxième nuit tomba ce fut pour envelopper une mer totalement déchaînée.

Alors j'ai senti les affres me gagner. J'ai trouvé cela désagréable et vexant Quelque chose d'écoeurant, approchait, approchait, contre quoi je luttai de toute ma volonté, de toute la force de mes abdominaux aussi, que je contractais pour me comprimer l'estomac.

Mon quart – c'était celui de minuit à quatre heures du matin – touchait à sa fin quand la débâcle survint. Je me jetai sur ma couchette, toute résistance anéantie... C'est ce moment-là que choisirent les deux moteurs de la Calypso pour tomber en panne l'un après l'autre. Le bateau se mit en travers de la mer et une danse effroyable commença. La porte s'ouvrit soudain et quelqu'un cria: "Tazieff, habillez-vous – je n'étais pas déshabillé d'ailleurs – on va passer l'ancre flottante par-dessus bord et peut-être faudra-t-il même abandonner le bateau". Il referma la porte et remonta sur le pont. Quant à moi, je ne bougeai pas. On allait couler et j'imaginai en rêve ce fond délicieusement immobile...

Mes camarade m'ont raconté plus tard que le navire avait été secoué à tel point que les impuretés qui se trouvaient au fond des cuves de mazout étaient remontées et avaient fini par boucher les gicleurs des deux moteurs diesel. Ce fut au moment où l'équipage allait faire passer l'ancre flottant par-dessus bord que les mécaniciens réussirent – ô miracle – à mettre en marche le premier puis le second moteur.

Trois mois en bateau, c'est long! On finit par se sentir à l'étroit. Un jour, j'ai demandé à Cousteau si l'on ne pourrait pas me déposer sur un îlot, n'importe lequel, et m'y laisser 2 ou 3 jours. L'îlot sur lequel on me descendit devait avoir une centaine de mètres de diamètre, îlot corallien sur lequel ne poussaient que quelques buissons rabougris. Un lit de camp, de quoi boire et manger, une boîte d'allumettes et la Calypso partit, me laissant 24 heures de liberté!

Je commençai par faire le tour de mon minuscule et provisoire royaume; puis j'installai mon lit et allai ramasser du bois. A l'ouest le soleil descendait, j'allais avoir un coucher de soleil pour moi tout seul. J'étais seul au ras de la mer, seul au milieu de la mer. Une plénitude extraordinaire me gonflait la poitrine. Je me suis assis sur mon lit pour faire la cuisine.

Alors, du ressac tenu de cette mer fermée, sortirent trois petits crabes. Puis 4, puis 20, puis 50 petits crabes. Tout petits, moins de 5 centimètres de diamètre, ils émergeaient de la mer et s'arrêtaient à me regarder. Cinq minutes après, il y en avait davantage, puis il y en eut beaucoup, vraiment beaucoup, jusqu'à former entre le rivage et moi un arc de cercle dont les milliers d'yeux me regardaient. D'abord, je trouvai cela assez drôle, puis cela commença à me paraître quelque peu inquiétant. Je me dressai sur mes jambes et cela suffit à les faire fuir à toute allure jusque dans la mer. Je me remis à m'occuper de mon dîner.

Le soleil était bas sur l'horizon quand deux crabes sont revenus, puis 10, puis 100, puis 1000, puis 10 000. Je me suis levé et ils ont fui jusque dans l'eau. Je repris la réparation de mon dîner.

Le soleil touchait l'horizon lorsque la 3^{ème} vague de crabes m'entoura. Mais, cette fois, rien ne les renvoya dans la mer. Non seulement ils étaient de plus en plus nombreux, mais de plus en plus serrés autour de moi. Mon inquiétude grandissait, ils avaient parfaitement compris que je n'étais pas dangereux. J'ai alors ramassé des cailloux de corail et les ai lancés dans cette armée maintenant immense. Ils sont partis mais sont revenus encore plus vite pour manger leurs congénères blessés.

Le soleil se coucha sans que j'eusse même pensé à admirer son départ. Je ne voyais plus que ces dizaines de milliers de crabes qui couvraient à présent la plage entière. Le monde n'était plus fait que de crabes grouillants...

La nuit était tombée. Je ne songeais plus à dîner J'ai allumé un feu, un grand brasier qui, d'abord sembla les effrayer. Mais pas pour longtemps. Ils s'habituerent au feu comme ils s'étaient habitués à moi puis à mes autres tentatives de défense. Ils le contournaient et revenaient me fixer de leurs milliers d'yeux.

L'angoisse, cependant, montait. Je m'étais assis sur mon lit et avais ramené mes pieds en tailleur. Mon lit de camp était le meilleur que j'aie jamais eu; il était fait d'une toile très solide tendue par les tiges d'acier qui en constituaient les pieds. Je me trouvais les fesses et les jambes à 20 centimètres au-dessus de cette armée. Et s'ils allaient, en montant les uns sur les autres, escalader le lit?... ils s'étaient en quelques minutes habitués à l'homme, ils s'étaient habitués aux projectiles, ils s'étaient habitués au feu. De là à leur accorder une intelligence suffisante pour franchir ces 20 petits centimètres et me consommer vif...

Il faisait jour quand je me suis réveillé. J'ai d'abord cru que j'avais eu un cauchemar : pas un seul crabe en vue, le blanc sable corallien semé de morceaux de vieux corail, les cendres de mon feu et l'immensité bleue et paisible de la mer avec le léger bruit, chuintant et rythmé du ressac.

Mais ce sable blanc portait, toutes fraîches encore, les traces minuscules de leurs millions de pattes...

Les travaux de l'été, il y a un demi-siècle

Parmi les bons souvenirs de mon enfance, le battage du blé, le *dépiquage* comme on disait alors, occupe une place de choix. C'était une fête véritablement épique, un déploiement de virilité qui constituait, sans doute, un défoulement irremplaçable pour les jeunes.

L'arrivée de la horde, précédée ou suivie par le *matériel*, avait quelque chose de l'invasion barbare, la menace de guerre en moins. La gerbière attendait sur le *sol* bien dégagé. La *machine*, il faut entendre la machine à vapeur, avait jeté son coup de sifflet indiquant qu'on avait fini chez le voisin; on sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand, d'irrésistible, comme une tornade qui, en quelques heures allait tout changer. Le ronflement puissant du *batteur* s'était tu, on n'entendait plus que les cris, les rires, de la trentaine de personnes qui servaient "la bête".

Et ils arrivaient!

Il y avait les jeunes, hâlés comme des africains du Nord, les cheveux pleins de paille, hilares comme des gens qui ont réussi un bon coup. Il y avait les gens d'âge mûr, sérieux, parce qu'ils discutaient du vrai sujet, la récolte du blé, résultat de tout une année de labeur. Le blé avait plus ou moins "pissé", il était beau cette année, ou bien il y avait beaucoup de chardons ... Il y avait les vieux, certains aussi habillés qu'un jour frais de printemps, la chemise à carreaux couverte de poussière et de bourres, le chapeau de paille vissé sur la tête. Tout le monde était armé, qui de sa fourche, qui de son râteau.

Il y avait aussi "l'aristocratie", ceux qui suivaient le matériel, qui bichonnaient le batteur, qui dorlotaient la machine. Le *chauffeur*, noir de suie, portait une véritable auréole. C'est sur lui que tout reposait et sur son engin, capable, à lui seul, de remplacer 40 hommes au fléau.

La machine semblait un animal fabuleux, mélange de douceur et de force, soufflant paisiblement quand on la laissait se reposer, haletant comme un chien en chasse quand il fallait lancer le batteur ou quand une gerbe trop grosse menaçait de l'étouffer. Le grand volant entraînait une énorme courroie dont la pièce de raccordement courait sans arrêt d'un appareil à l'autre, décoiffant au passage ceux qui passaient trop près. La cheminée lançait une épaisse fumée quand on rechargeait le foyer avec ces briquettes de charbon qui avaient été stockées, là, quelques jours plus tôt. On distinguait alors, par la porte entrouverte, un brasier énorme et rougeoyant qui vous brûlait la peau à deux mètres. Et, en plus, cette machine buvait, aspirant sous son ventre l'eau d'une comporte qu'on voyait baisser lentement.

Le chauffeur veillait à tout, surveillant la pression, écoutant tous les bruits qui auraient pu présager une panne. C'est lui qui, avant le jour, avait ranimé le foyer et patiemment fait monter le manomètre.

Aux premières lueurs de l'aube, toute la troupe arrivait, prête à une folle journée de travail. Car il fallait faire très vite; un seul batteur servait toute la contrée et le mauvais temps pouvait venir. L'enjeu était de taille et les moyens pour l'atteindre considérables. Rien ne manquait pour alimenter le moral de ces soldats du blé.

Chaque famille se faisait un point d'honneur de bien nourrir et désaltérer son monde. Les repas étaient pantagruéliques comme si l'on devait fêter dignement cette journée qui concrétisait une année de labeur: ce soir, le blé serait dans le grenier! Le vin coulait à flot aux repas mais aussi aux changements d'équipe. Trois fois par heure, les équipes se relayaient aux postes clés, ceux où le manque de place interdisait de mettre beaucoup de monde.

Le service du batteur était de ceux-là. Les gerbes soulevées à bout de fourche ou tombant du haut de la gerbière pleuvaient dru sur les servants installés autour de la gueule redoutable, assez grande pour avaler un homme. Les histoires les plus effrayantes couraient sur ce gosier vertigineux qui pouvait grignoter quelqu'un jusqu'à la ceinture avant de s'arrêter.

L'*empailleur* ouvrait en éventail la gerbe que son aide avait déliée d'un coup de couteau. Toute la science consistait à la faire avaler progressivement par le rotor qui flagellait la paille, ce rotor qui grondait comme une bête fantastique, crachant au visage les grains qu'il refusait. De temps en temps le morceau était trop gros et la bête toussait furieusement. Elle pouvait même s'étrangler; alors tout se taisait et la trentaine d'hommes, arrêtés en plein élan dans leur travail de forcenés, poussaient une clameur qui faisait monter le rouge au front du maladroit.

Ce batteur était une machine admirable, un mélange de mystère et d'efficacité, de force et de finesse. Partout, sur ses flancs, tricotaient des bielles qui agitaient les tamis, ces grilles que le mécanicien venait remplacer avec l'air d'un homme qui sait. Il y avait des poulies, des turbines qui ronflaient. Ce monstre formidable avalait la paille avec un appétit insatiable et recrachait tout par de multiples exutoires.

Le grain coulait du côté de la machine à vapeur par 4 ou 5 orifices qu'on pouvait ouvrir ou fermer suivant besoin. Oh! miracle! Le blé sortait ici, l'avoine là, l'orge ailleurs, en même temps parfois, par un jeu savant de trieurs et de tamis qui séparaient les grains suivant leur dimension, leur poids, leur forme.

La paille dégueulait à l'autre bout sur le *monte-paille*, sortant d'une caverne obscure où l'on distinguait vaguement des mécanismes mystérieux prolongés par des sortes de mains qui la faisaient avancer par des mouvements rythmés. Elle montait, en gros flocons dorés, par l'immense rampe qui la déversait sur ceux qui s'affairaient à construire le *pailler*, énorme tas en forme de maison, qui se devait d'être bien symétrique et équilibré pour ne pas tomber au premier coup de vent d'autan. On y creuserait pendant l'hiver une niche pour y stocker, à l'abri du froid, les betteraves pour les vaches et les carottes pour les hommes.

Il y avait aussi les *abés*, l'enveloppe du grain, qui sortaient par un tuyau posé à même le sol et s'empilaient comme une congère au milieu du pré. La force de la turbine qui les projetait était telle qu'il était impossible de rester sous le jet les jambes nues.

Il y avait enfin le *frésil* qui tombait en neige roussâtre juste avant la sortie de la paille. C'était la poussière, la paille brisée, la bourre de chardons, qu'il fallait dégager au râteau. C'était là le travail du tonton Saturnin, un oncle de mon grand-père à peu près du même âge que lui, travail presque insoutenable tant la poussière était dense et piquante. Au bout d'un quart d'heure le tonton était méconnaissable, couvert de bourres comme un personnage de dessin animé. C'était un poste où il fallait dépoussiérer fréquemment le gosier et les verres de vin y suffisaient à peine bien que l'oncle n'en ait pas peur. Il complétait le plein, le soir, par quelques pastis bien tassés, sa boisson de prédilection en temps normal. C'est sans doute ce régime qui lui donnait une bonne humeur constante et des yeux toujours malicieux.

La gerbière baissait, le sol apparaissait, pelé par le long séjour de la paille, percé de trous de souris. Aux dernières gerbes elles s'échappaient dans tous les sens. On racontait que l'oncle Raymond en vit monter une dans chaque jambe de pantalon et dut les écraser à travers l'étoffe, à pleines mains, pour ne pas être mordu.

La dernière gerbe entrait dans le batteur, les derniers grains de blé tombaient dans le boisseau qui servait à le mesurer, le dernier sac partait sur l'épaule d'un des costauds qui faisaient le transport jusqu'au grenier. Le chauffeur coupait la vapeur, le vrombissement du batteur s'éteignait. Un grand silence s'établissait comme si tout le système était frappé de stupeur. Alors, dans ce silence qui paraissait irréel, la machine envoyait un hurlement immense, un cri démesuré, épouvantable pour nos oreilles d'enfant. Et les vieux qui prenaient le frais sous le tilleul, à l'affût du moindre événement, disaient: "an acabat chez Calas" (ils ont fini chez Calas).

Plus tard, un tracteur a remplacé "la machine". C'était infiniment plus commode pour déplacer le matériel. Mais cela nous a privés du spectacle héroïque des 2 ou 3 paires de vaches attelés à chacun des deux lourds engins.

Et l'oncle Fernand, de Belmontet, disait d'un air nostalgique: "aco fioulo pas!" (ça, ça ne siffle pas!).

Le vieil homme et l'enfant

Amédée est un homme de près de 90 ans, qui ne s'est jamais occupé que de lui-même. Je l'ai toujours connu et il m'a toujours semblé que son regard était tourné vers sa propre personne, seul être au monde qui méritât quelque attention.

Je ne l'avais jamais vu sourire - peut-être s'ennuyait-il tout seul avec lui-même. Jusqu'à ce jour où, passant dans le village où il traînait sa flemme, j'ai failli ne pas le reconnaître.

Sa femme allait vers lui, tenant par la main leur arrière petite-fille, un beau bébé qui faisait ses premiers pas avec toute l'application touchante que l'on sait. Et, là, j'ai vu cette chose incroyable, cette scène que je ne pensais pas possible: Amédée pleurait de bonheur, inondé de tendresse pour ce petit bout de fille qui venait vers lui en le regardant comme on regarde quelqu'un qu'on aime.

Ce visage de vieillard, grimaçant sous ses larmes tant l'émotion le secouait, avait quelque chose de tragiquement beau.

Amédée ne sera plus jamais le même. Il a découvert un monde qu'il ne pensait pas possible tant il était inattendu et rayonnant de bonheur. Mais peut-être, certains soirs, aura-t-il une pointe de regret, le sentiment d'avoir manqué quelque chose de grand et de passionnant en se contentant de suivre son parcours égoïste et solitaire.

Et il se dira, pour se consoler, qu'il avait été bien seul pour décider ce qu'il était raisonnable de faire. Sur la route de la Vie on trouve beaucoup de chemins dont on ne sait où ils mènent!

C'est ainsi que les hommes vivent!

L'âge des 3 filles.

Le genre de problèmes qu'un ordinateur ne sait pas résoudre.

Un homme demande à un ami les âges de ses trois filles.

Le père répond : "la multiplication de leurs âges donne 36".

- Je ne peux déduire leur âge répond l'ami.

- L'addition de leurs âges donne le même nombre que celui inscrit au-dessus de ce porche, en face de nous.

- Avec cet indice, je ne peux toujours pas répondre.

- L'aînée est blonde.

- Maintenant je peux répondre,

et l'ami donne l'âge des 3 filles.

Comment a-t-il fait et quels sont les âges?

Pour vous mettre sur la piste: Il faut lister toutes les solutions possibles et éliminer successivement celles qui ne sont pas bonnes en ne négligeant aucun indice.

Solution au prochain numéro.